

Palacio de Bellas Artes



Premières et dernières pages signées par

Mario Séguin

Avec la collaboration et la complicité de

Suzanne Pellerin

Andréa L-T

Line Marcotte

du collectif *Les Têtes en l'Air*

XXI^e course à relais — Automne 2025

*Collectifs d'écriture de récits virtuels
de l'Outaouais (CERVO)*

Première partie — *Mario Séguin*

— Monsieur Désormeaux, êtes-vous disponible pour une mission ?

Le jeune homme de trente ans n'hésita pas une seconde et répondit par l'affirmative. Ce qui l'étonna et le laissa sans voix, c'était d'apprendre qu'il devait partir dès ce soir-là.

Survivant d'une leucémie à l'âge de onze ans et héritier d'une petite fortune après la mort brutale de ses parents le lendemain de son dix-septième anniversaire, Étienne Désormeaux s'était forgé une carapace. Indépendant, réfléchi et doté d'un sang-froid exceptionnel pour son âge, conscient aussi des épreuves que la vie avait placées sur sa route, Étienne aspirait à aider son prochain du mieux qu'il le pouvait.

Parfois, s'était-il souvent répété, ce ne sont pas les moyens financiers qui comptent, mais la dimension humaine.

Célibataire par choix, Étienne paraissait fuir toute attache. Ses quelques relations s'étaient soldées par des fins abruptes. Sans se l'avouer, il craignait de perdre à nouveau des êtres chers et de voir la maladie revenir bouleverser son existence. C'est donc dans cette bulle de verre que son caractère baignait, à l'abri des tentacules mortelles.

Depuis qu'il s'était joint à l'équipe de bénévoles de la Croix-Rouge, Étienne gardait toujours un sac à dos prêt, contenant l'essentiel de ses effets personnels, au cas où il devrait quitter son domicile en urgence. Il en vérifia rapidement le contenu et y ajouta quelques articles supplémentaires qu'on lui avait conseillé d'apporter.

En soirée, il s'envolait en direction de Mexico City, frappée la veille par un puissant séisme de magnitude 8,2. D'après les rares informations reçues, l'aéroport avait été relativement épargné. Eduardo, représentant de la Croix-Rouge mexicaine, devait l'attendre à la sortie des vols internationaux.

À travers la foule compacte qui se pressait près des portes de sortie des passagers, Étienne aperçut Eduardo qui tenait une pancarte avec son nom. Sans tarder, tous deux s'élancèrent dans le chaos de la capitale mexicaine. Plus ils s'approchaient des quartiers historiques, plus il leur devenait ardu de se frayer un passage. Eduardo gara le véhicule dans un stationnement public et ils parcoururent le reste du chemin à pied.

La Croix-Rouge avait élevé son quartier général dans *l'Alameda Central*, le plus vieux parc public des Amériques, fondé au XVI^e siècle et entouré de monuments emblématiques comme le *Palacio de Bellas Artes* et *l'Hemiciclo a Juárez*.

Eduardo expliqua à Étienne le fonctionnement du quartier général, lui assigna sa superviseuse, Monica, et lui remit un dossard de bénévoles portant le numéro quatre cent douze. Le jeune homme déposa son sac à dos dans la tente des bénévoles et prit le masque que Monica lui tendait avec une trousse de premiers soins.

— Nous allons au *Palacio de Bellas Artes*. Le tremblement de terre a eu lieu pendant une représentation de l'Opéra du Barbier de Séville. Bien que l'édifice soit encore debout, il a subi beaucoup de dommages vers l'arrière, là où sont les loges des artistes. On nous a informé qu'il y a de nombreux blessés. Après la première secousse, les gens ont commencé à quitter le *Palacio* et les artistes se sont réfugiés dans leurs loges. Plusieurs sont encore prisonniers à l'intérieur et on n'en sait pas plus. Il faudra s'en remettre aux *bomberos*, les pompiers, pour pénétrer dans l'édifice.

Sur le chemin menant au *Palacio*, on entendait des cris étouffés, le son macabre des sirènes signalant leur approche et par moments, un silence pesant quand les habitants retenaient leur souffle à l'annonce d'un survivant que l'on retirait des décombres.

À leur arrivée, il fallait enjamber des blocs de pierres gisant un peu partout, endurer la poussière qui piquait les yeux et demeurer concentré. Un grand colosse parmi les *bomberos* leur fit signe. Monica conversa quelques minutes avec lui et tous les trois se dirigèrent vers une porte qu'on avait sécurisée à l'arrière du *Palacio*.

Muni d'une lampe frontale, Étienne suivit Monica dans l'enceinte du bâtiment. Ils se séparèrent à la bifurcation de deux couloirs et convinrent de se retrouver dans trente minutes pour faire le point.

Étienne avança prudemment dans le corridor sombre et, à quelques pas sur sa gauche, il vit une porte entrebâillée d'où provenait un son semblable à un cliquetis.

À sa grande surprise, la porte ne résista pas à sa poussée. En un clin d'œil, il éclaira la petite pièce. Des débris de verre, de miroir et de bois jonchaient le sol. Devant lui gisait une lourde armoire renversée, transpercée à l'arrière par un énorme bloc

de pierre arraché à un mur fissuré. Le cliquetis retentit de nouveau, semblant venir de sous l'armoire.

Étienne s'approcha de l'armoire et appela :

— Il y a quelqu'un, *anyone here, hay alguien aqui?*

Un son guttural inintelligible lui parvint. Étienne s'avança vers la carcasse du meuble et tenta de le déplacer. Il put la bouger de quelques centimètres. Assez pour apercevoir l'avant-bras de quelqu'un. Il se pencha et pris la main de l'individu. L'homme lui serra la main, lui signifiant qu'il était en vie. Étienne souffla sous l'armoire à l'intention de la personne.

— Je reviens tout de suite avec des secours pour vous sortir de là.

Et il répéta sa phrase en anglais et en espagnol.

— Ne me quittez pas, je vous en supplie, fut la réponse de l'homme. Et en français !

Deuxième partie – *Suzanne Pellerin*

Ce n'était pas la première mission de sauvetage d'Étienne, mais il avait rarement été confronté à un séisme d'une telle ampleur. Devant l'urgence de la situation, il retrouva rapidement son sang-froid et ses réflexes lui dictèrent la suite des choses.

« Je dois rassembler une équipe de *bomberos*. Avec leur équipement de sécurité, nous pourrions soulever et déplacer les débris sous lesquels est coincé cet homme. Chaque minute compte. »

— Tenez bon, monsieur. Je vais chercher de l'aide pour vous sortir de là, répéta-t-il à l'homme. Mais cette fois-ci, aucun son ne sortit de sous l'armoire.

Ses yeux se posèrent un instant sur l'armoire éventrée où se trouvait pêle-mêle des vêtements colorés et ce qui semblait être des épées, des sabres, des masques.

« Étrange endroit, se dit Étienne, ne sachant pas qu'il se trouvait alors dans l'une des loges d'artiste. »

Son cœur battait comme dans une caisse de résonance lorsqu'il s'engagea à nouveau dans le corridor. Prudemment, il avança vers ce qu'il espérait être la sortie. Il y avait encore beaucoup de poussière et de fumée suspendues dans l'air, et cela le gênait dans son avancée. Après avoir parcouru plusieurs mètres presque à tâtons, il aperçut tout au loin Monica. Elle était accompagnée d'un petit groupe de personnes

dont certaines étaient transportées sur des brancards. Étienne accéléra le pas pour les rejoindre et les retrouva à la sortie.

— Monica, que je suis soulagé de te voir ! Il faut absolument mobiliser une équipe, j'ai localisé un homme qui est coincé sous les décombres. Je n'ai pas pu déterminer s'il était gravement blessé, mais nous avons pu échanger quelques mots.

Tout à coup, il entendit un grand cri provenant du groupe qui venait tout juste d'être escorté à l'extérieur. Une femme en état de panique.

— Jean Christophe, où est Jean Christophe ? Mon Dieu, où est-il ? Il n'était pas avec nous lorsque les secousses se sont produites. Il devait faire son changement de costume. C'est notre comte Almaviva, il faut le retrouver.

— Mais qu'est-ce qu'elle raconte ? Le comte Almaviva ? Je n'y comprends rien. Que voulez-vous dire, madame ? lui demanda Étienne.

Un homme qui se tenait près de la dame expliqua à Étienne que Jean-Christophe de la Tourantelle faisait partie de la troupe française venue interpréter le Barbier de Séville au *Palacio de Bellas Artes*.

— Jean-Christophe est notre ténor et il tient le rôle du comte de Almaviva. Et non seulement est-il le partenaire de jeu de Claire, notre Rosine, mais également son partenaire dans la vie.

Étienne essaya tant bien que mal de rassurer Claire qui, en état de choc, n'arrêtait pas de pleurer et de répéter : « Mon Jean-Christophe, faites quelque chose, il faut le retrouver ! »

Étienne comprit que l'homme qu'il avait localisé ne pouvait être nul autre que Jean-Christophe. Il s'exprimait en français et en plus, il se trouvait dans une pièce remplie de costumes.

À l'idée qu'un des leurs était en danger, la panique se répandit chez les autres membres du groupe et Étienne avait beau leur répéter de se calmer, c'était peine perdue.

Heureusement, une équipe de paramédicaux appelée à la rescousse par Monica, rejoignit le groupe pour prendre en charge les blessés. Du même coup, celui qui semblait être le chef voulut les rassurer.

— *Soy el jefe de los paramedicos y tengo buenas noticias para ustedes. Por favor calma!*

Et Monica répéta au groupe : « Le chef des paramédicaux me dit qu'il a une bonne nouvelle à vous annoncer et qu'il est important de garder votre calme. »

Au même moment, un grondement sourd s'éleva de la terre et le sol se mit à trembler sous les pieds d'Étienne. Il essaya de garder son équilibre, mais tout bougeait autour de lui.

Troisième partie – *Andrea L-T*

Ce n'était pas la première réplique, mais bien la pire; Étienne ferma les yeux et se signa. Tout autour, poutres et murs pliaient comme des palmeraies au vent. Le sol se convulsa en vagues. Étienne s'appuya contre les lourds fragments d'une colonne de marbre brisée. Les fresques culturelles qui entouraient les artistes, secouristes et bénévoles s'effondrèrent. Étienne s'agenouilla en attendant la fin du tremblement, les yeux larmoyants et picotants sous l'effet d'une nouvelle nappe de particules.

Le *Palacio de Bellas Artes* vibra pendant quelques secondes, mais les répercussions destructrices de la secousse se firent sentir pendant plusieurs minutes. Un bref moment d'immobilité enveloppa la scène. Puis les appels à l'aide reprurent.

— Qui est blessé ? lancèrent les uns.

— *A little help over here!* s'exclamèrent les autres.

— *Esta bloqueada la salida!*

Étienne reconnut la voix et la silhouette comme étant celles du pompier colosse qui s'était adressé à Monica, plus tôt.

D'ailleurs... où était Monica ?

Étienne s'essuya le front avec l'intérieur de son T-shirt. *Pfft...!* « *Une bonne nouvelle,* » *mon œil !* murmura-t-il en entamant sa recherche.

— Monica ! Étienne avança prudemment, les yeux plissés. Quelqu'un a vu Monica ? *Han visto a Monica?*

— Ici... Étienne...

Dans le coin sud-est du Palacio, l'escalier principal s'était écroulé. Étienne suivit la voix et, s'accroupissant, trouva une paire d'yeux vifs couleur caramel entre les interstices de débris.

— Monica, c'est toi ?

— Oui ! Heureuse de te voir !

— Es-tu seule ?

— Je suis avec cette dame, Claire.

— Êtes-vous blessées ?

— Moi, quelques égratignures, rien de grave. Mais Claire a perdu connaissance et il fait trop sombre pour répondre avec certitude.

— As-tu ta trousse de premiers soins ?

— Elle devrait être ici. Je l'ai échappée...

— Tiens, prends ma torche.

Étienne lui prêta sa lampe frontale et s'affaira sans tarder à marquer les lieux. Il sortit des drapeaux colorés qu'il plaça stratégiquement pour indiquer qu'il y avait des survivants à cet endroit. L'un était vert : personne vivante. L'autre jaune : état inconnu. Il sortit ensuite son émetteur-récepteur, mais les ondes étaient trop brouillées pour lancer un appel ou en recevoir. Puis Monica retrouva la lézarde dans les gravats.

— Trouvée ! lança Monica, en repassant la torche à Étienne.

— Dis, ta radio fonctionne ?

Un son de brouillage électronique se fit entendre.

— Non, répondit Monica.

— La mienne non plus. As-tu assez d'eau ?

— Oui, répondit Monica après un moment. Tu peux nous laisser, je vais surveiller les ondes et je me charge de Claire. Tu ferais mieux de te joindre aux efforts.

— Tu as raison, dit Étienne. En passant, c'était quoi, la bonne nouvelle ?

— Oh... pas certaine que ce soit si utile, maintenant... On venait d'annoncer que la *Guardia Nacional* serait déployée...

— Eh bien, si elle peut nous trouver une nouvelle issue, ce serait déjà ça, ajouta Étienne.

— *Si Dios quiere*... Est-ce que tu retournes trouver ton artiste blessé ?

— Jean-Christophe. Oui, c'est ce que je compte faire...

Monica lui tendit une feuille de papier pliée et repliée en petit carré par la fente qui lui servait de judas sur les ruines du centre culturel.

— Donne-lui ce message. Bonne chance !

La tête d'Étienne pulsait au rythme affolé de son cœur. Désorienté, sa confiance vacillait. Mais n'était-il pas venu en mission humanitaire ? N'avait-il pas survécu à pire ?

Advienne que pourra, il refuserait mordicus de devenir une victime. Et Jean-Christophe comptait sur lui. Et Claire aussi. Et Monica.

La missive dans sa poche, Étienne se fraya un chemin vers le noyau des opérations. Repassant par son point de refuge précédent, il constata avec étonnement qu'une autre colonne de marbre s'était écrasée à proximité de celle qui l'avait soutenue dans l'après-choc. Non... pas à proximité, mais à l'endroit même où il s'était agenouillé, les yeux clos. Deux pas à gauche et il n'aurait jamais quitté le sol !

— *Caballero! Estas vivo!*

Une main ferme, gantée, sur son épaule ramena Étienne au présent. Il se retourna subitement et retrouva le chef des ambulanciers — un homme mature, trapu et bien bronzé, à la chevelure noire parfaitement empoussiérée. Étienne poussa un soupir de soulagement. Il expliqua rapidement la situation avec Monica, puis supplia.

— L'un de vous pourrait-il m'aider ? Un des artistes, Jean-Christophe, est gravement blessé et coincé sous une armoire dans un lieu quasi inaccessible. L'armoire est très lourde et...

Était-ce l'adrénaline qui lui permettait de s'exprimer aussi bien en espagnol ? Ou s'imaginait-il être plus volubile qu'il ne l'était réellement ? Il maîtrisait l'espagnol, certes, mais son accent québécois le trahissait souvent. Heureusement, l'ambulancier fit signe de comprendre et endossa son sac à dos médical.

— Montre-moi.

— Par ici. *De paso*, je me nomme Étienne, et toi ?

— *Bartolo, mucho gusto.*

Quatrième partie – *Line Marcotte*

— *Yo también.* Moi de même, Bartolo, ravi de te rencontrer.

Les deux hommes se dirigèrent vers cette armoire, ce monolithe en bois massif. Étienne rompit le silence d'un bref raclement de gorge, comme pour accorder sa voix.

— Jean-Christophe... Jean-Christophe est bien votre prénom ?

Un son à peine audible parvint à passer au travers des débris.

— Oui, oui. Je suis Jean-Christophe de la Tourantelle, dites-moi que Claire est en vie, s'il vous plaît !

— Écoutez-moi bien, Jean-Christophe. Primo, Bartolo et moi allons vous sortir de là. Secundo, la dernière fois que j'ai vu Claire, elle s'inquiétait pour vous. Ma mission est de réunir le comte Almaviva et l'amour de sa vie, la belle Rosine, dit-il afin de dissiper autant que faire se pouvait la tension ambiante.

Une dizaine de *bomberos* s'affairaient à sortir Claire qui avait repris connaissance et Monica de leur sale situation. Si le plafond se rompait et s'abattait sur eux, ou une autre réplique, et ce serait terriblement grave. Le savoir-faire des secouristes de la Croix-Rouge et des pompiers de Mexico City était incontestablement parmi les meilleurs au monde. On disait que leur succès était dû à leurs maîtres-chiens ainsi que leurs chiens : des bergers belges venant tous sans exception d'un élevage situé à Malines. Cette unité d'élite de recherche de l'ONU, appelée USAR, était très respectée dans le milieu.

Tout allait très vite en situation d'urgence. Monica et Claire aussitôt sorties de leur geôle faite de poussière et d'effondrement, furent prêtes à sauver le plus de monde possible. Elles s'empressèrent de retrouver Étienne et Bartolo. Même pas sorties du parc, elles entrevirent dans la pénombre un dossard fluorescent affichant le chiffre 412, celui d'Étienne.

Claire ne put taire un cri de terreur mélangé au soulagement. Elle courut vers son homme, on aurait dit qu'elle volait tel un colibri, elle fit un mouvement de recul devant le brancard. Jean-Christophe gisait sur une couverture. Son pantalon maculé de sang et sa jambe tordue le faisait grimacer de douleur. Sa respiration sifflante fit que Claire pleura comme une Madeleine, à la fois terrorisée de voir son Jean-Christophe affreusement blessé, mais heureuse de constater qu'il était encore en vie.

Quant à Monica, toujours aussi mauvaise pour réagir, même dans une situation qui lui faisait plaisir... elle cria d'une voix étouffée sans la moindre émotion : « Heureuse de te revoir, 412. »

— Maintenant que nos tourtereaux sont en sécurité, dit Étienne, allons sauver des vies, mes amis.

Ils firent le plein de matériel de base, par exemple, des bouteilles d'eau, des trousse de premiers soins, des lampes-torches, des masques et un sac rempli

de petits drapeaux. Comme à chaque fois qu'Étienne prenait possession d'un de ces sacs, il se disait toujours la même phrase : « Il ne restera que des drapeaux noirs à la fin. »

Comme d'habitude, il se signa et dit à voix haute : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, *Amen*. » Un *Amen* dit à l'unisson, que suivit un silence réconfortant, un silence qui leur murmurait : « Tu n'es pas seul. »

Monica, Bartolo et Étienne avaient la charge d'un petit groupe de secouristes, plus précisément dix volontaires. Certains avaient une bonne expérience du terrain, d'autres en étaient à leur première fois. Étienne n'avait qu'une fiche d'identification par personne, un bref résumé de qui ils étaient, inscrit au bas de celle-ci. Dans son groupe, huit hommes avaient une grande expérience, et deux seules femmes s'étaient jointes à eux.

Mélissa, une grande et mince jeune femme dans la vingtaine, ses cheveux possiblement blonds, étaient recouverts d'une poudre noire, ce qui bizarrement donnait l'effet de mèches parfaitement dessinées. Elle avait participé à des recherches de personnes disparues en forêt au Canada. Elle s'exprimait en français avec un drôle d'accent, celui du Québec sans aucun doute.

La deuxième femme, Rana, portait bien son prénom arabe, elle ne pouvait s'arrêter de jacasser et avait les yeux les plus bleus qu'il ait jamais vus. Elle avait ce qu'il pensa être le syndrome du « je suis nerveuse donc je parle ». En l'espace de quelques instants, ils écoutèrent le défilement de son arbre généalogique. Née de parents irakiens, eux-mêmes venant d'une lignée irakienne, le bleu de ses yeux restait un mystère dans son petit village, elle avait été pointée du doigt toute sa vie durant, au grand désarroi de sa famille. Tout cela devait cesser : l'immigration devint la seule solution. Rana avait 8 ans à son arrivée aux États-Unis. D'aussi loin qu'elle se souvenait, elle et sa mère accompagnaient son père qui avait été de son vivant médecin pour la Croix-Rouge. Pour cette raison depuis son plus jeune âge, s'impliquer pour soulager à sa façon la tragédie humaine, lui venait tout naturellement.

Malgré le brouhaha, Étienne pu ressentir la vibration de son cellulaire. Sur l'afficheur : *Diego Garcia-Perez*.

— Salut mon ami, comment vas-tu ?

— *Bien, gracias, y tu?* Je t'ai vu hier à la télé, comment vont les secours ?

- Le pire est passé je crois, quelques répliques, mais rien d’anormal.
- J’ai une mauvaise nouvelle, mon ami. Le volcan Popocatépetl est à l’orange.
- Quoi ! Depuis quand ?
- Depuis le séisme, rien ne va plus ! Les émissions de gaz ont doublé.
- D’après toi, le risque d’éruption est-il réel ?
- Plus que réel, je te dirais inévitable, c’est une question de temps.

Étienne chercha Monica des yeux pour lui faire part du risque d’une éruption volcanique à moins de 70 km d’où ils étaient. Comme si la chance était avec lui, Monica apparut devant lui. En le voyant, son visage s’assombrit comme si elle pouvait lire en lui. Il lui expliqua brièvement la situation, et il la mit en contact avec Diego. Elle lui demanda quelques détails sur les compétences de Diego. Sans aucune hésitation, il lui fit part du parcours de son ami. Directeur du Centre national de prévention des désastres (CENAPRED), il possédait un doctorat en sciences de la terre et une maîtrise en géophysique de la prestigieuse *Universidad Nacional Autonoma de Mexico*. De plus, il avait enseigné 20 ans à l’université de Cambridge au Royaume-Uni. Les volcans étaient sa passion depuis toujours, principalement le Popocatépetl, celui qui justement risquait d’entrer en éruption.

Épisode final – *Mario Séguin*

À l’entrée du parc *Alameda Central*, le chaos avait repris ses droits après la seconde secousse. Les équipes de la Croix-Rouge mexicaine couraient d’un point à l’autre pour sécuriser le périmètre, tandis que policiers et pompiers repoussaient la foule hébétée vers l’extérieur. Des barricades improvisées s’érigeaient au rythme des cris et des sirènes. Les blessés arrivaient par vagues incessantes et il fallait dégager de l’espace pour que les médecins puissent travailler. Le nombre de victimes, lui, ne cessait de grimper.

Étienne, Bartolo et Monica, suivis de leur petite équipe, progressaient vers la sortie du parc quand une responsable de la Croix-Rouge surgit devant eux. Elle interpella Bartolo d’un ton sans appel : on avait besoin de lui pour mettre sur pied une morgue temporaire, un lieu où rassembler les corps en attendant leur transfert vers un hôpital encore fonctionnel.

Le chef des ambulanciers revint vers son équipe pour leur annoncer qu'il devait les laisser : une nouvelle mission urgente l'attendait. Avant de partir, il fit signe à Rana et Mélissa de le suivre.

— *Buena suerte, mis amigos!* lança-t-il en disparaissant dans la cohue.

Étienne et Monica prenaient la direction du Palacio afin de recevoir des instructions des *bomberos* pour extraire les survivants encore coincés sous les décombres, lorsque le téléphone d'Étienne se mit à vibrer. Encore Diego. Il décrocha aussitôt, tendu, conscient que les nouvelles du Popocatépetl pouvaient tout bouleverser. Il écouta en silence, hochant la tête, puis remercia son ami avant de raccrocher.

— Monica... C'était Diego. Malgré tout ce qu'on vit ici, son message est plutôt rassurant. Le Popocatépetl montre toujours des signes d'agitation et une éruption majeure reste possible, mais Mexico City est assez éloignée pour éviter le pire. Le principal risque pour nous serait un nuage de cendres : dangereux pour les avions, catastrophique pour les moteurs de voiture... et irritant pour les poumons, mais pas plus. Les gaz soufrés pourraient rendre l'air irrespirable, mais pour l'instant, les vents jouent en notre faveur.

Il inspira profondément avant d'ajouter : « Diego a déjà prévenu le président de la Croix-Rouge, et ils restent en contact constant avec le centre des désastres. Tant que les conditions restent stables, la ville ne court aucun danger. Mais si ça change, on suit les directives du CENAPRED, pas de discussion. »

À l'intérieur du parc, Bartolo s'était vu attribuer un espace à l'ombre de quelques arbres, un lieu sommaire mais suffisant pour aligner les corps des victimes. Il fallait aussi établir une procédure pour l'identification. Rana, déterminée, s'était immédiatement portée volontaire.

Pendant que Bartolo, Mélissa et quelques secouristes disposaient les corps en rangées et les recouvraient de couvertures, Rana marcha d'un pas décidé vers l'entrée du parc. Elle demanda aux policiers postés là de regrouper les personnes à la recherche d'un proche disparu. Elle les accompagnerait ensuite, une à une, vers la morgue improvisée.

Quelques minutes plus tard, plusieurs familles s'étaient rassemblées. Deux femmes jeunes s'approchèrent les premières. L'une cherchait son mari, placier

au Palacio; l'autre, son fils de quinze ans qui vendait des souvenirs près de l'édifice. La seconde fixa longuement Rana et la complimenta sur la couleur de ses yeux.

Ce simple commentaire déclencha chez Rana un flot ininterrompu de paroles. Elle se lança dans l'histoire de ses origines, enchaînant anecdotes et gestes amples. Finalement, elles se mirent en marche vers Bartolo qui les attendait en faisant de grands signes.

De retour à l'entrée, Rana escorta un second groupe. Mais cette fois, les gens, bouleversés, se plainquirent aussitôt de son babillage incessant. Ils n'avaient ni l'énergie ni la patience pour écouter les récits personnels d'une secouriste bavarde. Ils voulaient seulement retrouver leurs proches, morts ou vivants. Après plusieurs rappels à l'ordre, Bartolo dut se résoudre à la renvoyer vers la tente centrale, où on lui assigna des tâches plus cadrées — distribution de masques, bouteilles d'eau — sous la surveillance étroite d'une cheffe d'équipe.

Étienne et Monica avaient pris la tête de deux petites équipes appelées en renfort derrière le Palacio. Monica, accompagnée de deux secouristes, s'engouffra dans l'édifice en suivant un pompier, tandis qu'Étienne et ses bénévoles contournaient l'aile droite pour atteindre une brèche nouvellement élargie par la seconde secousse. L'air y était rempli de poussière et de craquements inquiétants. Très vite, Étienne repéra deux silhouettes immobiles sous un amas de débris. Un bref regard suffit : il fit signe à un secouriste de courir chercher des brancardiers. Les corps furent extraits puis transportés jusqu'au parc.

Là-bas, Mélissa prit en charge les dépouilles couvertes de poussière. Elle les aida à les disposer, attribua un numéro à chaque nouvelle victime et fixa une étiquette aux boutons de leurs vestons. La coupe des costumes ne laissait aucun doute : il s'agissait de membres de la troupe de théâtre. Bartolo lui demanda aussitôt d'aller chercher Claire dans la zone des blessés afin qu'elle puisse identifier ses collègues.

Un peu plus loin, Rosine — alias Claire — était inclinée au-dessus du comte Almaviva, murmurant des mots d'amour au creux de son oreille, priant pour qu'ils percent la brume de douleur qui enveloppait Jean-Christophe. On lui avait administré un puissant analgésique pour tenir jusqu'à son transfert à l'hôpital. Soudain, son corps fut secoué

de spasmes. Affolée, Claire cria : « À l'aide ! Un médecin ! Vite ! Sauvez mon Jean-Christophe ! »

Alors que les secouristes se précipitaient autour du blessé, Claire glissa la main sous la couverture pour prendre la sienne, pour qu'il sente qu'elle était là. Elle s'immobilisa : ses doigts rencontrèrent un poing fermé, crispé avec force. Avec précaution, elle déplaça un à un ses doigts. Dans sa paume reposait un petit carré de papier soigneusement plié.

Quand elle comprit de quoi il s'agissait, les larmes coulèrent d'elles-mêmes : on lui avait remis sa missive écrite à la hâte. Il savait qu'elle vivait. Il l'aimait encore, plus que jamais. Et à cet instant, Claire en fut certaine : il allait s'en sortir.

Mélissa arriva à ce moment précis. Elle repéra Claire, le visage trempé de larmes mais illuminé d'un sourire fragile.

— Madame Claire, venez avec moi du côté de la morgue, s'il vous plaît. Nous pensons avoir retrouvé deux membres de votre troupe. Il faudrait procéder à l'identification.

Claire la fixa, interdite, avant de laisser éclater une crise de panique.

— Non ! Non, pas des morts dans la troupe ! Je ne peux pas voir ça ! hurla-t-elle. Je reste ici, près de mon Jean-Christophe. Il a besoin de moi !

Il fallut toute la patience de Mélissa pour la calmer, la rassurer et lui expliquer que la démarche serait rapide : un simple regard pour confirmer les visages, transmettre les noms, puis elle pourrait revenir immédiatement auprès de son comte blessé. À bout de larmes, Claire accepta enfin de la suivre.

Pendant ce temps, Étienne venait de terminer l'inspection d'une vaste salle miraculeusement intacte. En discutant avec un *bombero* pour confirmer qu'on n'y avait trouvé ni blessé ni victime, il fut soudain interrompu par une vibration sourde sous ses pieds. Il poussa un cri : la terre tremblait de nouveau.

La secousse, plus faible mais brutalement inattendue, jeta la foule dans la panique. Autour du parc et du Palacio, les gens couraient dans tous les sens, cherchant un refuge. Un immeuble voisin du Palacio s'effondra lentement, comme rongé de l'intérieur, dans un grondement terrible. Une épaisse nuée de poussière s'éleva et déferla sur les secouristes.

Réflexe immédiat : Étienne remet son masque et ses lunettes de protection et se dit que le volcan Popocatépetl allait certainement entrer en éruption.

« Où est Monica ? songea-t-il en tentant de garder son calme. Elle devait être sortie du Palacio. Seigneur... faites qu'elle soit saine et sauve. »

Une fine poussière retombait lentement, suspendue dans l'air comme un dernier souffle du séisme. Autour de lui, des gens toussaient, pleuraient, appelaient un proche. Étienne, lui, scrutait la foule avec une urgence nouvelle, cherchant celle avec qui il avait traversé chaque épreuve depuis l'aube. À travers le brouillard de poussière, il aperçut Bartolo. Le chef des ambulanciers leva le pouce : il allait bien.

Étienne tenta de joindre Monica par radio, mais les ondes crépitaient, saturées. Il remit l'appareil à sa ceinture, le cœur battant, et leva de nouveau les yeux pour fouiller la foule.

Ce fut alors qu'il les vit.

Un regard. Des yeux d'une douceur infinie, brillants malgré la poussière. Des yeux couleur caramel, qui s'illuminèrent quand ils croisèrent les siens.

Monica. Vivante.

Et dans ce bref échange silencieux, Étienne sut qu'il venait de trouver bien plus qu'une coéquipière.

F I N